

Hervé Gaillet

Code Ancolie



Roman

AlterPublishing

Hervé Gaillet

Code Ancolie

AlterPublishing

Photo de couverture :
Toute reproduction interdite – Photo déposée par l'auteur

© AlterPublishing, 2020 - 1^{ère} édition
ISBN : 979-8631649026

Du même auteur, chez le même éditeur :

Aventures

LA CINQUIÈME NOUVELLE (2014)

Policier - Série : Les enquêtes de Pierre Benoit

DERRIÈRE LES LIGNES (2017 - Prix AlterPublishing)

UNE BELLE POUR LE SOLILOQUE (2018)



*L'écrivain Pierre Benoit,
Vers 1925*

*Remerciements à :
Jean-François Charpentier,
Bernard Côme et
Philippe Tulli,
devenus les complices des aventures de Pierre Benoit*

Deux questions intriguent depuis longtemps les biographes de l'écrivain et académicien (1931) Pierre Benoit :

- Pourquoi a-t-il rompu brutalement, à la mi-1928, avec l'actrice Renée Leflers avec laquelle il entretenait une liaison depuis environ trois ans et avait même, en 1926, fait des projets de mariage ?

- Pourquoi Pierre Benoit, plutôt hostile au microcosme littéraire parisien et personnellement rebuté par les tâches administratives, a-t-il pris, en 1929 et pour un an, la présidence de la Société des Gens De Lettres (SGDL) ?

Code Ancolie apporte, de façon romancée, des réponses à ces interrogations en les replaçant au sein du contexte international des années 1928 - 1929.

CHAPITRE I UN TRAIN POUR VARSOVIE

Dimanche 5 juin 1927 – Paris, VIII^{ème} arrondissement.

Un couple de fêtards enlacés, éméchés avec chacun une coupe de champagne dans la main, faillit percuter la petite table. L'homme qui y était assis recula vivement sa chaise et se leva en hâte pour éviter d'être aspergé. Titubants et hilares, l'homme et la femme poursuivirent leur zigzag laborieux dans la salle, manifestement à la recherche de compagnons de beuveries antérieures.

Il était un peu plus de vingt-deux heures et l'ambiance était déjà folle au *Boston*, un petit cabaret américain situé au tout début de la rue Roquépine, à deux pas de l'église Saint-Augustin. Partout dans la salle, des serveurs affairés, en *spencers* noirs et chemises blanches à col cassé, virevoltaient avec adresse afin de servir des clients dont le nombre grossissait presque à vue d'œil. Sur scène, les numéros s'enchaînaient à un rythme soutenu. Pour le moment, un groupe de danseuses, aux robes minimalistes ornées de franges de perles et chaussées de *salomés*¹ scintillantes, emballait le public sur un *shimmy*² endiablé. Les spectateurs des premiers rangs les accompagnaient en tapant frénétiquement dans leurs mains.

Nerveux et contrarié, Paul Delherm se rassit, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, par un courrier apporté en main propre en début d'après-midi, il s'était présenté à l'entrée de cet établissement qu'il n'avait pas précisément pour habitude de fréquenter. On l'avait pourtant reconnu lorsque, sur un signe convenu, avec

1 Chaussures de danseuses professionnelles dont les lanières en T sur l'empeigne (l'avant-pied) permettent de maintenir le cou-de-pied (cheville).

2 Danse proche du *charleston*.

ses doigts, il avait demandé une table pour trois. Après un coup d'œil circulaire sur la salle et sans prêter attention à l'ambiance survoltée qui y régnait, le chef de rang avait désigné un guéridon, proche de la scène mais un peu à l'écart. Sur un geste de sa part, deux serveurs y avaient en un clin d'œil déployé une nappe blanche, posé un soliflore et mis au milieu un seau rempli de glace.

Pour passer sa mauvaise humeur, Paul Delherm avait immédiatement commandé une bouteille de champagne et, sans attendre, il s'était servi une coupe. Il pestait en lui-même, tout en s'efforçant de conserver un visage neutre et détendu. Autour de lui, la fête battait son plein. Les cuivres en étaient presque couverts par les cris des spectateurs et les *toasts* des convives. Seul à son étroite table, Delherm était indifférent à la musique et laissait errer sans but son regard sur l'assistance surchauffée. Ce n'est donc qu'au dernier moment qu'il remarqua les deux hommes qui, presque en même temps, s'assirent à sa table. L'un des deux lui tendit chaleureusement la main.

- « Harry », se présenta-t-il avec un très léger accent anglo-saxon. Nous nous sommes déjà rencontrés...
- Je ne m'en souviens pas, répondit Delherm un peu froidement. Mais si vous le dites...
- Et voici « Larry », qui m'accompagne. Il est ravi de faire votre connaissance...

Delherm serra la main que le dénommé Larry lui tendait silencieusement et d'un air également engageant. Durant quelques secondes, il regarda ses deux interlocuteurs avec attention. Il leur trouva une physionomie parfaitement ordinaire et même, à vrai dire, terriblement banale. Il se fit la réflexion que, n'importe où, leur allure passerait parfaitement inaperçue.

- Votre français est excellent, Harry, complimenta

Delherm avec un effort pour détendre un peu l'atmosphère.

- Je vous remercie. Cela fait partie de mon métier et, comment dites-vous... *j'ai à cœur* ?... Oui, j'ai à cœur d'exercer celui-ci de mon mieux. Comme Larry, d'ailleurs...

Larry hocha la tête en signe d'assentiment.

- *Harry and Larry ? Are you partners in a show ?*³ demanda Delherm avec ironie.
- *In a manner of speaking, yes*⁴, répondit Harry avec amabilité. Mais soyons sérieux, monsieur Delherm et, s'il vous plaît, parlons français, comme tout le monde ici... Il serait regrettable de se faire remarquer.
- Sans doute. À ce propos, est-ce que vous n'auriez pas pu choisir un endroit moins bruyant et moins fréquenté ? interrogea Delherm avec humeur.
- Pour davantage de silence, traversez donc la rue⁵ si vous voulez... Ici, le bruit de la musique va couvrir notre conversation. Quant à l'agitation autour de nous, elle nous rend au contraire plus difficile à être observés, malgré les apparences... Pensez-vous que nous serions moins repérables, assis par exemple sur un banc isolé, dans un jardin public ?

Harry marqua une pause et alluma une fine et élégante cigarette anglaise. Il en tira une bouffée sans regarder son interlocuteur.

- De toute façon, vous le savez, poursuivit-il, c'est toujours nous qui fixons l'heure et le lieu des rendez-

3 Êtes-vous partenaires dans un spectacle ?

4 En quelque sorte, oui.

5 Au n° 5 de la rue Roquépine se situe l'austère temple protestant du Saint-Esprit de Paris.

- vous, ajouta-t-il d'un ton légèrement plus sec.
- La convocation d'aujourd'hui ne s'est cependant pas faite selon les formes usuelles, observa Paul Delherm d'un ton de reproche.
 - Non, c'est vrai, reconnut Harry, un peu mal à l'aise.
 - Je connais les procédures, je les pratique depuis suffisamment longtemps, rétorqua Delherm.
 - Je le sais. Vous êtes un élément de qualité.
 - Je ne me souviens pas de vous...
 - Cela n'est pas étonnant, ni important, coupa Harry, agacé.
 - Aucun pli ne me parvient jamais directement à mon domicile, c'est l'usage. Heureusement que nous sommes dimanche, sinon vous auriez été obligés de passer par la concierge !
 - Nous avons manqué de temps.
 - Et avec un en-tête permettant d'identifier l'expéditeur, encore ! Avez-vous perdu la raison ?
 - Les instructions ont été mal suivies, soupira Harry, assez ennuyé. Il y a eu une erreur regrettable de nos services. Nous sommes dimanche et les personnes habituelles n'étaient pas à leur poste. Il a fallu en réquisitionner d'autres, moins au fait des procédures...
 - Où est *Ancolie* ?
 - Indisponible. Nous avons paré au plus pressé, je le répète...
 - Vous m'avez fait prendre des risques importants. C'est incompréhensible...
 - Je le reconnais et je le déplore. Encore une fois, nous en sommes désolés, croyez-le bien...
 - J'aurais très bien pu refuser de venir, ce soir ! s'énerva Delherm.

- Nous en aurions été infiniment navrés.
- Ce n'est pas une réponse.
- Que voulez-vous dire, exactement, demanda Harry en fronçant légèrement les sourcils.
- Je veux des garanties : je veux savoir à qui j'ai affaire...

La défiance de Delherm envers ses interlocuteurs était manifeste. Il s'était redressé sur son siège. Il était inquiet et semblait même prêt à quitter la réunion. Larry, lui, restait impassible. Silencieux et souriant, il observait Delherm sans montrer aucune émotion particulière.

« Vos doutes sont tout à votre honneur, monsieur Delherm, dit Harry, rassurant. Ils traduisent votre professionnalisme, que nous apprécions vivement, vous le savez... »

Autour des trois convives, le tintamarre de la fête avait repris de plus belle. Harry était calme. Il sourit à Delherm puis versa du champagne dans les trois coupes. À la française, il heurta délicatement la sienne contre celle de Delherm.

- Soyez sans crainte, dit Harry, et acceptez nos excuses pour cet entretien qui est si peu conforme à nos habitudes. Je vais vous en expliquer les raisons. En attendant, à votre santé, monsieur Delherm...
- À la vôtre, dit Delherm en faisant à son tour tinter son verre contre celui d'Harry.

Il demeurait encore un peu sur ses gardes. Harry et lui burent en silence. Toujours muet, Larry, sobrement, ne fit que tremper ses lèvres dans le champagne.

- Passons maintenant à l'objet de notre entretien, si vous le voulez bien, reprit Harry sur un ton neutre.
- Je vous écoute.

- La mission est simple. Demain lundi, à la gare du Nord, vous prenez le Nord-Express⁶ pour Varsovie. La Compagnie des Wagons-Lits est réputée pour son confort, vous voyagerez dans de bonnes conditions.
- Sous quelle identité ?
- La plus simple : la vôtre. Vous disposez déjà d'un visa pour la Pologne et nos contraintes de temps nous ont conduits à faire appel à vous.
- Quel est le motif de mon voyage ?
- Vous êtes un écrivain français bien connu dans votre pays et un peu à l'étranger. De façon crédible, vous êtes en voyage professionnel et vous répondez à l'invitation de la Librairie Française de Varsovie où vous allez présenter vos ouvrages.
- Je disposerai d'un courrier pour le prouver ?
- Naturellement. Nous avons fait le nécessaire. Le risque que qui que ce soit, lors des contrôles en Allemagne ou à l'arrivée en Pologne, découvre la supercherie est faible. Votre notoriété jouera éventuellement en votre faveur, vous avez l'habitude. Un homme de lettres n'est généralement pas considéré comme quelqu'un de dangereux.

Harry émit un petit rire.

- À tort ! ...
- J'aurai des livres avec moi, j'imagine ? supposa Delherm.
- Bien sûr ! C'est même indispensable. Ils seront rangés dans deux sacs, assez lourds et donc plutôt dissuasifs pour un douanier qui voudrait faire du zèle. Dans l'un des deux sacs, il y aura notamment une série de dix

6 Le Nord-Express, train rapide le plus luxueux de son époque et reliant Paris à Saint-Petersbourg, fut mis en place en 1896. Après la révolution russe de 1917, il eut Varsovie comme terminus.

exemplaires de votre dernier roman. Comme il s'agit de l'ouvrage le plus volumineux de tous ceux que vous avez écrits jusqu'à présent, il va nous être très utile, vous allez le voir...

- J'observe que vous connaissez bien mes œuvres...

Harry reposa sa coupe. Il se pencha par-dessus la table en regardant Paul Delherm avec un sourire plein de sincérité.

- Mais naturellement, monsieur Delherm ! Sachez que, à titre personnel, j'apprécie beaucoup vos romans. J'aurais un grand plaisir à en parler avec vous, dans un cadre différent de celui d'aujourd'hui, évidemment...
- Tout le plaisir sera pour moi. À votre disposition...
- Alors disons... à l'issue de cette mission ? Mais terminons-en d'abord avec les devoirs qui nous incombent. Les joies de la lecture et de la discussion passeront après... Votre dernier roman, donc, est celui qui a le plus grand nombre de pages...
- C'est vrai.
- Un des volumes, marqué d'une petite croix sur le dos, sera partiellement évidé pour qu'un objet de même poids y soit placé. Le livre fermé, et même si on le tient en main, personne ne pourra savoir qu'il ne contient pas que du papier mais autre chose. Il aura le même aspect et le même poids que les autres. Vous êtes chargé de le remettre à une personne qui entrera en contact avec vous. Vous lui donnerez le livre. Votre mission s'arrêtera là. Vous reprendrez ensuite le train pour Paris.

Paul Delherm osa une question.

- Que contient le livre ?
- Ce genre de question n'est pas habituel, au plan des

procédures, fit observer Harry en levant le sourcil.

- Tant qu'à faire les choses en dehors des habitudes, allons-y complètement, non ? Savoir ce que je transporte me permettra aussi de préparer des arguments, si jamais je suis découvert...
- Vous avez raison, reconnu Harry en hochant doucement la tête. Il s'agit d'une arme : un pistolet, chargeurs huit coups, modèle très répandu mais dont l'origine de fabrication est effacée.
- Quelque chose comme un Ruby⁷, par exemple ?
- Peu importe.

Paul Delherm était songeur.

- Charmante excursion ferroviaire... Pourquoi moi, pour une mission qui apparaît, somme toute, assez banale ?
- Aucune mission n'est jamais banale, monsieur Delherm... Nos ressortissants à Varsovie sont l'objet d'une intense surveillance de la part du Guépéou⁸, établi localement. De ce fait, nos agents ont très peu de latitude d'action, au risque d'être immédiatement repérés. Sans vous, ils ne parviendraient pas à fournir une arme à la personne avec laquelle vous allez entrer en contact à la gare. Toute tentative pour cela mettrait à coup sûr les uns et les autres en danger... Un Français de passage, au contraire, ne devrait pas attirer l'attention... On ne prend jamais les Français vraiment au sérieux, dans le monde de nos activités, vous le savez...

7 Le Ruby est un semi-automatique français de calibre 7.65 mm, fabriqué à partir de la Première Guerre mondiale. Solide et fiable, il sera produit massivement pendant trente ans et diffusé largement à travers l'Europe.

8 *Gossou darstvénnoïe Polititcheskoïe Oupravlénié*. Police d'état, le GPU (« Guépéou ») réprime l'opposition en Union Soviétique et effectue des missions d'espionnage à l'étranger, essentiellement dans les pays d'Europe centrale à l'encontre des opposants exilés ou étrangers.

Paul Delherm n'avait pas d'autre question. Harry et Larry se levèrent.

« Tout est dit, monsieur Delherm. Bon voyage. »

Harry régla prestement l'addition en posant dans la main d'un serveur une liasse de billets dont l'épaisseur n'admettait ni réplique ni question. L'instant d'après, les deux hommes s'étaient éclipsés. Paul Delherm se leva quelques minutes plus tard. Après le tumulte du *Boston*, la rue lui sembla d'un calme de cathédrale. Il faisait presque nuit et le temps était un peu lourd. Il rentra chez lui à pied.

- oOo -

Le lendemain matin, 6 juin 1927, Paul Delherm monta à bord du Nord-Express à destination de Varsovie via Bruxelles, Cologne, Hanovre et Berlin, heureusement sans changement. Delherm n'avait aucun goût pour le genre de paysages qui s'annonçaient et le trajet promettait d'être long et fastidieux, même dans un confortable compartiment individuel.

Le matin, des livreurs s'étaient présentés à son domicile pour lui apporter les livres à transporter. La concierge de l'immeuble s'était un peu émue du poids des ouvrages et du départ de Paul Delherm, survenu à l'improviste, avait-il expliqué. Elle avait compati avec gravité, déplorant la rançon de la gloire que l'écrivain, désormais connu même à l'étranger, devait payer... Mais tous ces efforts, c'étaient certainement pour la cause, elle en était persuadée.

« Pour la bonne cause, en effet » avait approuvé Paul Delherm.

Lesté de ses deux sacs, Delherm avait pris un taxi. À la gare du Nord, c'est avec soulagement qu'il laissa un porteur se charger de ses bagages. Rapidement, il accéda aux quais des départs. Là, avec le réflexe de ceux qui ont pour métier de coucher sur le papier les grands traits de comportement et les

petites habitudes de ses contemporains, il laissa errer son regard quelques secondes sur la foule qui l'entourait.

Delherm se fit la réflexion que, décidément, les quais de gare offraient le spectacle à la fois immuable et sans cesse renouvelé des tranches de vie éphémères qui s'y déroulaient le temps d'une arrivée ou d'un départ. Aux arrivées, il s'amusa ainsi à repérer les amoureux inquiets, les familles aux bras chargés de denrées destinées à faire oublier aux conscrits l'ordinaire de la caserne ou encore les chasseurs d'hôtels de luxe, attendant placidement leurs clients et environnés d'une escouade de porteurs impatients.

Au niveau des départs, Delherm fut dépassé par des voyageurs de commerce pressés et il releva la présence de quelques belles oisives, suivies de portefaix surchargés et motivés par l'espérance d'une gratification aussi volumineuse que les malles qu'ils portaient. L'air nonchalant qu'elles affichaient indiquait qu'elles étaient certaines qu'un employé s'offrirait tôt ou tard à leur indiquer la localisation de la voiture qui leur avait été réservée mais dont elles n'avaient pas jugé utile de faire l'effort de retenir le numéro. Delherm pensa que cela méritait qu'on leur consacraît, quelque jour, une piquante satire...

Delherm poursuivit jusqu'au quai où stationnait le train pour Varsovie. Il longea les voitures en direction de la tête du convoi. Semblable à un Béhémot⁹ colossal, le Nord-Express semblait prêt à bondir. Suant, soufflant, ronflant, il crachait puissamment par intermittence des jets de vapeur brûlante. Des employés le longeaient et se préparaient à frapper les roues avec des marteaux à longs manches. Delherm monta en voiture sans attendre.

Les choses avaient été faites avec soin. Puisque Paul Delherm était un écrivain à succès, un compartiment

9 Créature biblique du *Livre de Job* et, métaphoriquement, bête puissante et de grande taille.

individuel confortable lui avait été réservé, qui se transformerait en *sleeping* le moment venu. Soucieux de laisser derrière lui des témoins, en prévision de dépositions ultérieures éventuelles, Delherm alla saluer le contrôleur, se présentant à lui avec une politesse appuyée et lui fournissant de larges explications sur les raisons de son voyage. Le contrôleur l'écouta avec amabilité mais sans enthousiasme excessif. À l'évidence, il ne connaissait pas vraiment ce charmant auteur de romans...

« Encore un qui ne doit lire - par définition - que des romans de gare¹⁰... » maugréa Delherm en réintégrant sa cabine.

Lorsque le convoi démarra, l'écrivain sortit quelques affaires et un livre. Puis il déplia *Le Journal* du matin. Comme souvent, la une faisait une large part aux exploits aéronautiques du moment. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées depuis la traversée de l'Atlantique par l'aviateur Charles Lindbergh que deux de ses compatriotes, Clarence Chamberlin et Charles Levine s'étaient déjà élancés pour rééditer la performance, cette fois en duo. La veille, aperçu vers seize heures trente au large de l'Irlande, leur avion baptisé *Miss-Columbia* avait filé par vent favorable et, vers vingt et une heures, était déjà passé au-dessus de Plymouth. L'agence d'information Havas indiquait que des mesures avaient été prises au champ d'aviation de Varsovie pour l'arrivée des deux aventuriers. L'ambition de ceux-ci était en effet d'aller le plus loin possible, jusqu'à Berlin et même, pourquoi pas, jusqu'à la capitale de la Pologne.

« S'il y a autant de monde à Varsovie qu'à Berlin¹¹,

10 Ce terme péjoratif, synonyme d'ouvrage peu exigeant et que l'on peut aisément achever en quelques heures d'un voyage en train, fut forgé méchamment par le critique Paul Souday à propos du roman de Pierre Benoit *Kœnigsmark* (1918).

11 Près de cent cinquante mille personnes s'était rassemblées à Berlin mais l'avion n'y atterrit pas. À bout d'essence, le *Miss-Columbia* se posera finalement à Klinge, à cent soixante-dix kilomètres au sud-est, battant le record de distance établi par Lindbergh.

murmura Delherm pour lui-même en repliant son journal, mon arrivée en sera d'autant plus discrète. »

Méticuleusement, Delherm rassembla ses affaires : son passeport, en règle, et le courrier qui, le cas échéant, attesterait de l'effectivité d'un rendez-vous à la librairie française de Varsovie. Si les contrôleurs polonais étaient aussi lettrés que leurs homologues français, il y avait toutefois peu de risque que la supercherie fût découverte. Il déplia le bout de papier où était inscrit le mot de passe permettant d'identifier la personne qui le contacterait à son arrivée à Varsovie. Il relut une nouvelle fois la formule, par ailleurs facile à retenir. Puis il alluma une cigarette. Le papier se tordit dans la flamme de l'allumette et ne fut bientôt plus qu'un tas de cendre. Pendant près de deux heures, Delherm contempla rêveusement le paysage qui défilait.

Le dîner fut excellent et, au passage de la frontière allemande, les contrôles furent brefs et courtois. Delherm s'installa pour la nuit, la frontière polonaise ne devant être franchie qu'un peu avant l'aube.

Il mit du temps à s'endormir. Son demi-sommeil était agité de pensées confuses et désagréables. Jusqu'à présent, les missions qu'il avait assurées ne lui avait posé, loin de là, aucun embarras de conscience. Delherm avait fait des choix qu'il assumait pleinement. Sa détermination et sa conscience professionnelle ne laissaient aucune place à de possibles dilemmes. Pourtant cette fois-ci, curieusement, il se sentait mal à l'aise sans en discerner la raison. Cette mission était relativement banale et il n'avait pas d'inquiétude particulière. Par le passé, il en avait assumé d'autres autrement plus risquées. Ses motivations idéologiques, de leur côté, demeuraient intactes. D'où provenait alors la sensation désagréable qu'il éprouvait ? Peut-être concevait-il maintenant une forme de lassitude ? Un mauvais pressentiment le tourmentait.

La fatigue eut raison des questionnements sans réponse de Paul Delherm qui passa finalement une nuit convenable. À la

frontière, les douaniers ne posèrent aucune question particulière à ce voyageur. Devant un thé brûlant, Delherm attendit patiemment le terme du voyage, profitant de la campagne polonaise sur laquelle se levaient les rayons du soleil. À l'arrivée à la gare de Varsovie, le train ralentit fortement et roula assez longtemps à faible allure, conséquence des énormes travaux, entamés plusieurs années auparavant, qui devaient permettre à la capitale polonaise de se doter d'une gare d'un standard comparable à celles des autres capitales européennes¹².

Enfin, le convoi s'immobilisa. Ce matin du mardi 7 juin 1927 était radieux. Empoignant ses sacs, Delherm descendit sur le quai et regarda autour de lui. Il était soulagé de pouvoir enfin respirer l'air vif mais il était également pressé d'achever sa mission. Plus vite il en aurait fini, mieux il se sentirait, même si plus de douze heures de train l'attendaient à nouveau. Il se dirigea vers le hall central, parmi toute une foule de voyageurs et de porteurs qui s'affairaient bruyamment.

Dans la cohue, Delherm repéra une place de libre sur un banc rustique, adossé à un mur qui semblait attendre désespérément un coup de peinture. Autour de lui régnait l'agitation habituelle de ce type de lieu : rares touristes, employés empressés, voyageurs égarés, policiers renfrognés et militaires sévères s'entrecroisaient dans un ballet incessant, dans un mouvement continuels aux lois aléatoires et imprévisibles. Delherm déplia son journal, au titre français bien en vue, et fit semblant de s'absorber dans la lecture des petites annonces.

Il attendait comme cela depuis près d'une heure lorsqu'une ombre s'arrêta devant lui. L'écrivain leva les yeux et abaissa sa gazette. Deux policiers polonais s'étaient avancés vers lui et

12 Les travaux de transformation de la « gare de Vienne », qui datait de 1845, débutèrent en 1921 et, dès cette date, le trafic ferroviaire fut assuré par une gare temporaire, située sur Chmielna.

l'observaient maintenant avec intensité. Leur uniforme bleu sombre était impeccable et l'aigle brillait sur leur casquette plate. Un bref instant, Delherm crut leur trouver un faux air de facteurs des P.T.T.¹³ La solide ceinture en cuir qui marquait leur taille, le baudrier auquel pendait leur arme, leur pantalon et leurs bottes de cavalerie soigneusement cirées ne laissaient cependant aucun doute quant à leur fonction. À l'inverse, les deux représentants de la maréchaussée polonaise étaient totalement dépourvus de l'habituel sourire des fonctionnaires qui distribuaient le courrier.

- *Francuski*¹⁴? demanda à Delherm le plus âgé des deux, qui semblait aussi être le plus gradé.
- Oui.
- Ah ! ah ! Je parler aussi français ! dit l'homme avec fierté en souriant largement et en roulant les *r* avec cet accent slave plein de charme et de rusticité. Apprendre pendant guerre !
- Félicitations, le complimenta Delherm en inclinant la tête avec amabilité.

L'autre policier, plus jeune et moins accommodant, sembla rappeler à son collègue qu'ils avaient d'autres obligations et tous deux tournèrent les talons. Delherm se replongea dans son journal. Dix secondes s'étaient à peine écoulées que, soudain, un bruit de pas martelant le carrelage et se dirigeant vers lui le mit en alerte. Le policier polonais venait de se planter devant lui. D'instinct, Delherm fut sur ses gardes.

L'homme porta sa main militairement à sa visière.

« Au revoir ! » dit-il de façon sonore, visiblement satisfait de l'effet que produisait sur les voyageurs alentour sa maîtrise consommée de la langue de Voltaire.

13 Postes, Télégraphes et Téléphones depuis 1921.

14 *Français ?*

Soulagé, Delherm reprit sa lecture. Il attendit encore une dizaine de minutes avant qu'une autre ombre s'avance près de lui. L'homme, en civil, lui sourit furtivement.

- *Les Français aiment-ils les cadeaux ?* demanda-t-il à voix basse.
- *Ils aiment surtout en offrir*, répondit Delherm.

L'homme prit place à côté de Delherm, qui se décala exprès sur le banc.

- J'ai là des exemplaires de mes romans, reprit celui-ci. Je peux vous en offrir un, si vous le voulez ?
- Avec plaisir.

D'un coup d'œil expérimenté, Delherm jaugea l'individu : un jeune homme, à l'évidence, assez grand, au visage lisse et de forme triangulaire, avec une bouche petite et bien dessinée. Les yeux clairs et légèrement en amande regardèrent le Français en face, sans ciller. Il était vêtu d'un costume sombre de facture classique, sans ostentation particulière et d'une chemise blanche boutonnée jusqu'au col, sans cravate. Son allure générale était simple et volontaire. Il jeta autour de lui un regard un peu anxieux.

Delherm sortit de son sac quelques exemplaires de ses romans, comme pris au hasard. Il les montra au jeune homme, plaçant en dessous l'exemplaire identifié d'une croix que l'autre saisit vivement avant de le glisser dans la poche intérieure de sa veste. L'autre feuilleta un ou deux exemplaires puis les rendit à Delherm en le remerciant en français. Puis, après avoir salué d'un signe de tête, il se leva et disparut dans la foule. L'échange était terminé.

Delherm attendit plusieurs minutes puis se leva à son tour. Il fit quelques pas dans le hall, consulta le tableau des départs puis l'horloge centrale. Le Nord-Express partait pour Paris un

peu après dix heures. Delherm se dirigea tranquillement vers le quai, ses sacs toujours à la main, à peine plus légers.

Il vérifia son numéro de voiture sur sa réservation de retour, grimpa à bord et, de nouveau, installa ses affaires avec soin. Pour lui, l'affaire s'arrêtait là. Comme souvent, il n'avait été que le maillon, anonyme et neutre, d'une chaîne de tâches de plus grande ampleur dont l'organisation et la finalité lui échappaient.

La tension nerveuse retombée et l'esprit dégagé, Delherm réfléchit au roman sur lequel il devait désormais travailler et que sa maison d'édition, impatiente, lui réclamait depuis plusieurs semaines. Il se prit à songer que les passions amoureuses les plus folles - donc les plus susceptibles de retenir l'attention du public - pouvaient souvent naître dans les circonstances les moins probables. Pourquoi ne pourraient-elles pas voir le jour dans un train ? Il s'abîma de longues minutes dans cette idée, la retournant dans tous les sens et échafaudant mentalement des débuts d'intrigues. Elle lui apparut finalement trop baroque. Un amour ferroviaire... Et pourquoi pas un crime dans un train de luxe, tant qu'on y était ? Il finit par se convaincre de la trivialité de ce genre de sujets qui, sans doute, n'intéresseraient jamais aucun lecteur.

En attendant le coup de sifflet du départ, confortablement calé contre la vitre, Delherm se laissa aller à la rêverie et il somnola bientôt. C'est à peine si, au loin, il entendit une vague pétarade. Dans le couloir du train, des pas rapides indiquèrent que des passagers et du personnel allaient aux nouvelles de ce qui semblait être un événement important. L'écrivain n'y prêta pas attention. À l'heure prévue, le convoi s'ébranla. Delherm avait hâte de rejoindre Paris et il s'endormit.

- oOo -

Vendredi 10 juin 1927 – Paris, Ministère de l'Intérieur.

Isidore Maugrenier, responsable de la Brigade Spéciale, la

criminelle de la Sûreté parisienne, assura sous son bras la prise de ses dossiers et descendit de la voiture qui venait de l'amener place Beauvau. Maugrenier franchit les grilles d'un pas assuré et, en habitué des lieux, il fut salué par le planton qui l'escorta en direction de l'antichambre située au rez-de-chaussée. Il n'eut pas le loisir de patienter longtemps sous les lourdes pampilles en cristal du vaste lustre qui étincelait au plafond. Rapidement, il fut introduit dans le bureau d'Albert Sarraut, locataire des lieux depuis le mois de juillet 1926.

Son directeur de cabinet debout à ses côtés, le ministre travaillait à son bureau et ne leva pas immédiatement les yeux des dossiers qu'il consultait. Enfin, il apposa sa signature sur le dernier des documents présents dans le parapheur, reposa son porte-plume puis renvoya son subordonné d'un geste.

Ce n'était pas la première fois que Maugrenier rencontrait le ministre. En le voyant avec ses petites lunettes rondes à monture d'acier, il avait toujours trouvé à Albert Sarraut un air d'inspecteur des écoles, ce qui n'avait en fait rien d'étonnant à propos d'un homme qui avait été ministre de l'Instruction Publique... Haut fonctionnaire expérimenté et député de longue date, Sarraut s'était surtout illustré par ses ambitions en matière de mise en valeur des colonies françaises et par son souci des populations indigènes¹⁵. À cinquante-cinq ans, il occupait le poste de ministre de l'Intérieur pour la première fois, au sein du quatrième gouvernement de Raymond Poincaré. Pragmatique et reconnu pour sa rigueur dans son travail, Sarraut ne faisait pas partie de cette sorte de politiciens que Maugrenier détestait, ces hommes de connivences et d'influences, davantage mus par leur intérêt de carrière personnelle que par le service de la nation à laquelle ils se devaient pourtant. Maugrenier avait pu s'en assurer lors de précédents

15 Deux fois gouverneur général d'Indochine (1911-1914 et 1917-1919) puis ministre des colonies (1920-1924), Albert Sarraut défendit sans succès une politique soutenue d'investissements et le développement d'une élite indigène à la mise en valeur des territoires.

échanges : Sarraut privilégiait la compétence et la conscience professionnelle de son entourage, concédant pour lui-même une connaissance imparfaite des arcanes du métier de policier.

Le ministre se leva pour saluer son visiteur et le convia à s'installer dans le fauteuil en face de lui. Puis il se rassit lui-même derrière son splendide bureau de fonction de style Empire, en acajou et au plateau en bronze.

- Quand je pense que je suis assis à la place même que celle qu'occupait le Tigre, dont je fus le collaborateur¹⁶, constata Albert Sarraut, songeur. Cela ne peut qu'inciter à la modestie et au travail.
- Nous devons tous demeurer humbles à nos tâches, opina Maugrenier prudemment.
- Il paraît même que ce bureau appartenait à l'origine à Cambacérés... J'avoue que j'y suis un peu moins sensible. Tout cela est tout de même un peu vieux... Hum, avez-vous lu récemment les journaux ?
- Comme tout le monde, monsieur. J'essaie de me tenir informé, comme tout citoyen.
- Ah ! Vous êtes sage, Maugrenier. J'y suis sensible, tant je suis entouré de gens qui ne cessent de m'exhorter à toujours davantage de vitesse dans l'action, de résultats à obtenir et d'information à donner à la presse... Tout en me recommandant, évidemment, la plus grande prudence !

Le ministre de l'Intérieur fronça brièvement les sourcils, manifestement peu désireux de se livrer à des confidences supplémentaires.

16 Lorsque Georges Clemenceau fut ministre de l'Intérieur de mars 1906 à juillet 1909, Albert Sarraut fut son sous-secrétaire d'État durant cette période.

- Est-ce que vous avez appris ce qui s'est passé à Varsovie, en début de semaine ?
- À vrai dire, vaguement. Ce sont surtout les affaires domestiques qui m'ont occupé, vous savez...
- Naturellement. Je vais vous faire un résumé des événements. N'hésitez pas à m'interrompre, au besoin, commanda le ministre en mettant les coudes sur son bureau.
- Monsieur, protesta Maugrenier, je ne me permettrai pas de...
- Si, si ! coupa Sarraut. Nous sommes sans doute à la veille de développements où j'aurai besoin de toute votre perspicacité. Ne soyez pas modeste, Maugrenier, je connais vos états de service... Ne perdons pas de temps : voici les faits.
- Sont-ils clairement établis ? osa Maugrenier.

Sarraut sursauta légèrement puis toussa pour s'éclaircir la voix.

- Dans leurs grandes lignes... Il y a cependant quelques détails à éclaircir.
- Je vous écoute.
- La chose s'est déroulée il y a trois jours, mardi 7 juin, en gare de Varsovie.
- À quelle heure ?
- Vers dix heures, soupira Sarraut que les questions de Maugrenier, qu'il avait pourtant appelées de ses vœux, commençaient déjà à agacer un peu.
- Rien de plus précis ?
- Non. Maugrenier, de grâce ! Laissez-moi un peu avancer dans mes explications ! Et puis posez vos dossiers, là... Ou là, si vous voulez, fit le ministre en désignant un petit guéridon. De toute façon, ils ne

vous serviront à rien. Si vous voulez un carnet et de quoi écrire, je vous fais apporter cela ?

- Non merci. Excusez-moi. Poursuivez, je vous en prie...
- Bon. Hum... Donc, à la gare de Varsovie, vers dix heures mardi dernier, le chargé d'affaires soviétique, le russe Pyotr Voykov¹⁷, représentant en Pologne du gouvernement des Soviets de Moscou, a été tué à coups de revolver.
- Je me souviens en effet avoir lu cela...
- Le meurtrier et un dénommé Boris Kowerda (et non pas *Maurice*, comme l'écrit un peu vite *L'Intransigeant*¹⁸...). C'est un jeune étudiant monarchiste russe de dix-neuf ans.
- Parfait, opina Maugrenier de la tête. Les choses sont claires...
- Pas tant que cela, tempéra Sarraut en soulevant la paume de la main de son bureau, vous allez le voir...
- Avons-nous une chronologie des faits ?
- À peu près. Pyotr Voykov s'était rendu à la gare de Varsovie ce matin-là car il souhaitait s'entretenir avec le dénommé Arcady Rosenglotz, l'attaché soviétique à Londres qui venait de quitter son poste et qui rentrait à Moscou.
- S'entretenir avec lui... à la gare ? Durant l'arrêt à Varsovie ? s'étonna Maugrenier.
- Rosenglotz arrivait de Grande-Bretagne par le Nord-Express et il se rendait à Moscou. Il y attendait le train Varsovie-Moscou et il devait y avoir à peu près une heure de battement.
- C'est vrai que le Nord-Express ne va plus jusqu'à

17 Il s'agit ici de l'orthographe actuelle. En 1927, la presse parle de M. Woikoff (*L'Intransigeant*), de M. Woïcow (*Le Journal*), de M. Voikov (*Le Petit Parisien*) ou encore de M. Voïkoff (*Le Petit Journal*).

18 Édition du 8 juin 1927.

Moscou, depuis la révolution russe.

- Le tourisme au Kremlin, ce sera pour plus tard et j'ai même l'intuition qu'il faudra attendre encore longtemps... Donc, profitant de l'escale de Rosenglotz à la gare de Varsovie, Voykov décida de l'y rejoindre pour évoquer divers sujets avec lui.

Maugrenier, songeur, essayait de visualiser la scène.

- Les deux chargés d'affaires se sont entretenus dans le hall ? demanda-t-il.
- Non, sur le quai du départ. Celui-ci était proche. Ils marchaient côte à côte. C'est alors que le meurtrier est arrivé à leur hauteur. Selon des témoins, il a lui-même parlé avec Voykov durant quelques instants.
- Y a-t-il eu une altercation ?
- Apparemment pas. C'est après que la conversation a eu pris fin que le drame s'est noué. Voykov s'est retourné vers Rosenglotz et s'est éloigné. Dans son dos, l'homme a alors sorti une arme et lui a tiré dessus, continua Sarraut en consultant une note qu'il venait de retirer d'une bannette posée au bout de son bureau. *Le Journal* et *Le Petit Parisien* parlent de huit balles reçues par la victime. Mais *Le Petit Journal* en évoque quatre. *L'Intransigeant* ne parle que d'un seul coup de revolver mais précise cependant que la victime fut atteinte de « huit balles dans la poitrine »¹⁹...
- Les tirs furent-ils mortels ?
- Non. Bien que touché, Voykov sortit lui-même une arme et tenta de faire feu à son tour sur son agresseur, sans succès. Puis il fut transporté à l'Hôpital de l'Enfant Jésus. À dix heures cinquante, il était déclaré mort. Il avait trente-sept ans.

19 Ces journaux relatent tous ces événements à la première page de leur édition du 8 juin 1927.

- Au moins, ça, c'est établi. Pour un voyageur en chemin de fer, voilà ce qui s'appelle « être descendu à Varsovie » observa Maugrenier.

Albert Sarraut sourit. Il constatait que, à la première occasion, le policier de terrain qu'était Maugrenier réapparaissait derrière le responsable de service de la Préfecture de Police, et ce n'était pas pour lui déplaire.

- Le meurtre de Voykov est un acte politique, j'imagine ? supposa le policier.
- En effet. Kowerda s'est laissé arrêter sans résistance. Il a pleinement assumé son acte. Ce monarchiste a avoué avoir mûri son affaire de longue date. Vivant en exil en Pologne, il avait récemment tenté de partir en Union Soviétique pour y assassiner Voykov, lequel devait retourner prochainement à Moscou. N'ayant pas eu d'autorisation, il s'était rendu plusieurs fois à tout hasard à la gare de Varsovie pour y guetter Voykov lors de son départ pour Moscou, mais sans succès. Informé que Voykov allait s'y rendre pour y rencontrer Rosenglotz, Kowerda a tenté une nouvelle fois sa chance le 7 juin.
- Pourquoi avoir voulu tuer Pyotr Voykov en particulier ?
- Voykov était une figure emblématique de la brutalité du régime soviétique. Ce Juif de Crimée avait épousé très tôt la cause révolutionnaire et avait grimpé les échelons. Et c'est lui qui, à la tête du soviet d'Iekaterinbourg en juillet 1918, avait personnellement signé l'ordre d'exécution du tsar et de la famille impériale²⁰ : un crime évidemment impardonnable pour les monarchistes.

²⁰ Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, le tsar Nicolas II, sa famille et des proches sont exécutés sur leur lieu de détention (la « maison Ipatiev ») dans la ville de Iekaterinbourg.

- Si nous tenons pour acquis que Kowerda a tiré huit balles sur Voykov, c'est qu'il a utilisé un pistolet à chargeur et non un revolver à barillet, conclut Maugrenier.
- Sans doute... concéda Sarraut.
- Sait-on comment Kowerda s'est procuré cette arme ?

Le ministre fit un geste de la main pour indiquer son ignorance.

- Non, car il n'en a rien dit.
- À mon avis, monsieur, dit Maugrenier en insistant sur les mots, il s'agit pourtant là d'un aspect fondamental de l'affaire... L'attention du public est concentrée sur un jeune homme aux convictions monarchistes et qui semble isolé. Celui induit un acte irréfléchi et spontané, un coup de tête due à l'impétuosité de la jeunesse. J'imagine que c'est ce que plaidera l'avocat de l'accusé. Personnellement, j'aurais plutôt envie de demander : qui est à la manœuvre derrière Kowerda ? Qui a tiré les ficelles de l'assassinat d'un personnage de cette importance ?
- Pas la France, en tout cas, à ce que j'en sais...
- Alors... demanda Maugrenier avec une légère toux de politesse, quel est exactement l'objet de notre entretien ?
- Ça !

Sur son bureau, Albert Sarraut jeta une pile de journaux qu'il avait sortis du tiroir d'un meuble à côté de lui. Il les désigna à Maugrenier.

- La presse de ce matin corrobore certaines informations déjà transmises confidentiellement par le Quai d'Orsay²¹ au gouvernement dans les semaines

²¹ Le Ministère des Affaires Etrangères.

précédentes... Bien sûr, les Soviétiques se déchainent et ils demandent la peine de mort pour Kowerda. Mais s'ils sont enragés, c'est qu'ils ont des idées précises sur les commanditaires du meurtre et ils le font savoir sans détours !

- « *Une note officieuse de Moscou accuse ouvertement l'Angleterre* »²² lut tout haut Maugrenier, non sans surprise. « *Les Soviets publient un bilan des complots dont ils rendent responsables l'Angleterre* »²³, « *Un réquisitoire contre l'Angleterre, accusé de crimes* »²⁴... Le style est plutôt direct...
- Pour ces accusations, explicites, les autorités Soviétiques étalent même des informations qui devaient jusque-là n'être du ressort que de leurs services secrets ! s'alarma Sarraut. L'arrestation en 1925 à la frontière russo-finlandaise d'un nommé Sidney George Riley, agent du SIS infiltré en Union Soviétique sous le nom de code de Steinberg pour y mener des missions secrètes, en est un exemple²⁵. Le Guépéou a récemment déjoué plusieurs attentats à la bombe, comme à Leningrad où les Britanniques semblent avoir été impliqués. L'agence de presse officielle Tass impute aux Anglais d'autres incendies, accidents ferroviaires ou sabotages divers intervenus dans le pays ces dernières semaines...
- On ne prête qu'aux riches !... Au passage, cette répression est certainement bien utile à Staline pour faire le ménage parmi les opposants de son propre camp, non ?

22 *L'Intransigeant* du 10 juin 1927.

23 *Le Petit Journal* du 10 juin 1927.

24 *Le Journal* du 10 juin 1927.

25 Fondé en octobre 1909, le Secret Intelligence Service (SIS) est le service de renseignement du Royaume-Uni (« MI6 » pour *Military Intelligence, section 6*). Après la Première Guerre mondiale, le SIS mène des opérations d'espionnage et de sabotages en Russie soviétique aux fins de renversement du régime.

Albert Sarraut plissa les yeux en regardant Maugrenier.

- C'est juste. L'activisme tous azimuts des Britanniques constitue du pain béni pour le régime soviétique : il est facile d'accuser un ennemi extérieur d'être à l'origine de turpitudes intérieures, que celles-ci soient parfaitement réelles ou complètement inventées...
- La France est-elle également mise en cause ?
- Vaguement... Les Soviétiques prétendent par exemple que la bombe découverte à temps dans le théâtre de Léninegrad était « de fabrication anglaise » mais avec « de la mélinite française ». Tout cela est un peu fantaisiste. Ce n'est pas ce qui m'inquiète.

Sarraut mit les paumes de ses mains l'une contre l'autre.

- Je vous ai fait venir pour attirer votre attention sur la nécessité de surveiller les nombreux émigrés russes à Paris, observa-t-il. Ils peuplent les cabarets et les restaurants où ils se distinguent par des comportements excessifs, des libations considérables et des mœurs parfois scandaleuses... Cela crée de l'agitation. Il faut l'éviter autant que faire se peut et mettre fin aux comportements qui créeraient des troubles.
- Paris est une ville dont l'art de vivre et la tradition d'accueil attirent de nombreuses nationalités. Nous nous efforçons de prévenir les désagréments que cela peut causer. Nous gardons ainsi un œil attentif sur les Sud-américains, par exemple...²⁶
- Pour ce qui est des Russes, le danger à Paris est amplifié par les activités politiques de certains opposants. Celles-ci attirent à leur tour sur notre sol des membres du Guépéou, que les services spécialisés de la Sûreté surveillent avec attention. Si la France

26 Voir *Une Belle pour le Soliloque*, éd. AlterPublishing (2018).

était publiquement mise en cause par l'Union Soviétique, des assassinats ciblés pourraient être perpétrés sur son sol... Il faut à tout prix disposer du maximum d'informations sur ces menées.

- Je comprends.

L'entretien touchait à sa fin et Sarraut se fit un peu solennel.

- L'assassinat de Voykov par Kowerda semble lointain parce qu'il se passe sur les bords de la Vistule. En réalité, ses conséquences comme ses causes pourraient être proches... C'est le propre de la politique internationale actuelle, voyez-vous. Derrière des crimes à l'apparence purement crapuleuse, dont vos services peuvent avoir à s'occuper, pourraient se cacher dans l'avenir des implications internationales d'une ampleur insoupçonnée. Gardez bien ceci à l'esprit, Maugrenier. Et naturellement, prévenez-moi au plus vite dans ce cas...
- Certainement, monsieur, ce sera fait.

Isidore Maugrenier, songeur, revint quai des Orfèvres. Il rédigea pour lui-même un petit compte-rendu de son entretien avec le ministre afin de faire part à ses équipes des instructions appropriées, lors de la prochaine réunion.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

REPÈRES BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES EN LIEN AVEC L'HISTOIRE

-oOo-

1886 (16 juillet) : naissance de Pierre Benoit à Albi (Tarn).

1912 : Début de sa liaison avec Fernande-Alix Leferrer (jusqu'en 1923).

1914 : *Diadumène* (juillet), recueil de poèmes.

1914 : Sous-lieutenant au 218^{ème} régiment d'infanterie de réserve - Batailles de Charleroi et de la Marne - Évacuation du front pour rhumatismes et sciatique (décembre).

1915 : Liaison avec l'infirmière Marie-Antoinette Olieu (« Mimie »).

1918 : *Kœnigsmark* (éd. Émile Paul frères - 11 novembre).

1919 : *L'Atlantide* (éd. Albin Michel - avril).

1920 : *Pour Don Carlos* (avril) - Poèmes *Les suppliantes* - Liaison avec les comédiennes Yvonne Legeay et Jeanne Roques (« Musidora »). *L'Atlantide* est couronné « Grand prix du Roman de l'Académie française ».

1921 : *Le Lac Salé* (juin).

1922 : *La Chaussée des Géants* (mars) – Faux enlèvement-canular (11-18 septembre) soit-disant par les indépendantistes irlandais du Sinn-Fein– Voyage en Turquie pour le quotidien *Le Journal*.

1923 : *Mademoiselle de la Ferté* (juillet) - Voyages en Syrie et au Liban - Rupture avec Fernande-Alix Leferrer - Liaison avec la danseuse grecque Marika Zaphiropoulo.

1924 : Voyages en Palestine et en Égypte - Liaison avec la princesse Emine Halim (Gülseren) - *La Châtelaine du Liban* (août) - Retour à Paris (octobre).

1925 : *Le Puits de Jacob* (mars) - Liaison avec Renée Leflers - Séjour à Saint-Céré (Lot) d'avril à décembre.

1926 : Départ pour le Japon en compagnie de Renée Leflers avec intention de l'épouser (1^{er} janvier) - *Alberte* (mars) - Retour en France sans mariage (avril).

1927 :

- *Le Roi Lépreux* (février)
- 8 juin : Assassinat du chargé d'affaires soviétique en Pologne, Pyotr Voykov par le jeune nationaliste russe Boris Koverda.
- 16 juillet : Pose de la première pierre du futur siège de de la SGDL (Société des Gens De Lettres) par Édouard Herriot (Ministre de l'Instruction publique) et Édouard Estaunié (Président de la SGDL) - Début du démontage pierre par pierre de l'hôtel de Massa (angle des Champs-Élysées et de la rue La Boétie) pour le transférer au 38 rue du Faubourg Saint-Jacques.

1928 :

- 18 janvier : Départ pour l'Australie et les Nouvelles-Hébrides en compagnie de Renée Leflers.
- *Axelle* (mars).
- 15 juin : Retour en France et rupture avec Renée Leflers.

- Septembre-novembre : début de la liaison avec la chanteuse Marie Dubas.

1929 :

- 19 mars : Pierre Benoit est élu Président de la SGDL à l'unanimité moins un bulletin blanc.
- 9 avril : Conférence de Pierre Benoit au Cercle Interallié (sujet « Le Pacifique »)
- 10 au 16 avril : Déménagement de la SGDL du 10 Cité Rougemont au 38 rue du Faubourg Saint-Jacques.
- 23 avril : Installation officielle de la SGDL dans ses locaux du nouvel hôtel de Massa, rue du Faubourg Saint-Jacques.
- 28 avril : Pierre Benoit assiste, à Pierrefonds, aux obsèques de la romancière Séverine.
- 11 juillet : Pierre Benoit *n'assiste pas* aux obsèques du critique Paul Souday.
- *Erromango* (mai).
- 7 octobre : Pierre Benoit et son ami Claude Farrère sont victimes d'un accident de voiture sur la route qui mène de Saint-Céré à Biarritz.

1930 :

- *Le Soleil de minuit* (juillet).
- 18 mars : Élection de Gaston Rageot à la présidence de la SGDL : il succède à Pierre Benoit.
- 23 juin : Inauguration de l'hôtel de Massa comme siège officiel de la SGDL par le président de la République Gaston Doumergue.

1931 : *Le Déjeuner de Sousceyrac* (mars) - Élection à l'Académie Française (juin) – Début de la liaison avec l'actrice Spinelly (« Spy »).

1932 : *L'île verte* (avril) – réception à l'Académie Française (24 novembre).

1933 : *Fort de France* (mai).

1934 : *Monsieur de la Ferté* - Liaison avec Fernande Boissière.

1935 : *Boissière et La Dame de l'Ouest* – Liaison avec l'américaine Florence Gould.

1937 : *Les Compagnons d'Ulysse*.

1938 : *Bethsabée*.

1939 : *Notre-Dame de Tortose* et *Les Environs d'Aden* - Liaison avec l'actrice franco-australienne Betty Stockfeld - Liaison avec Marcelle Milliès-Lacroix, mariée à Roger Malet.

1941 : *Le Désert de Gobi*.

1942 : *Lunegarde*.

1943 : *Seigneur, J'ai Tout Prévu*.

1945 : *Jamrose* (chez Pony).

1947 : Mariage avec Marcelle Milliès-Lacroix (18 janvier), divorcée l'année précédente de son mari – *L'Oiseau des Ruines*

1948 : *Aïno* (éd. Albin Michel).

1949 : *Le Casino de Barbazan*.

1950 : *Les Plaisirs du Voyage* et *Les Agriates*.

1952 : *Le Prêtre Jean*.

1953 : *La Toison d'or.*

1954 : *Villeperdue.*

1955 : *Feux d'Artifice à Zanzibar.*

1956 : *Fabrice.*

1957 : *Montsalvat.*

1958 : *La Sainte Vehme.*

1959 : *Flamarens.*

1960 : Décès de Marcelle Benoit (28 mai) dans le village de Jussy (aujourd'hui commune d'Andilly), sur le trajet qui ramène les Benoit de Lausanne vers Ciboure.

1960 : *Le Commandeur.*

1961 : *Les Amours mortes.*

1962 (3 mars) : Décès à Ciboure (Pyrénées-Atlantiques).

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I	UN TRAIN POUR VARSOVIE	9
CHAPITRE II	LE TOUR DU MONDE DE PIERRE BENOIT	35
CHAPITRE III	DES VISITEURS CHEZ UN AUTEUR	61
CHAPITRE IV	MORT D'UN ÉCRIVAIN	87
CHAPITRE V	PIERRE BENOIT, « HOMME D'ENQUÊTES »	111
CHAPITRE VI	DEUX CADAVRES POUR UN FAUTEUIL	137
CHAPITRE VII	POURQUOI PAS PIERRE BENOIT ?	161
CHAPITRE VIII	LE CANDIDAT.....	193
CHAPITRE IX	SI CE N'EST PAS UN ACCIDENT... ..	215
CHAPITRE X	PETITES FILLES ET GRANDES DAMES.....	237
CHAPITRE XI	SOUS LE SIGNE DE MÉTIS.....	261
CHAPITRE XII	PIERRE BENOIT, PRÉSIDENT	287
CHAPITRE XIII	BIENVENUE À L'HÔTEL DE MASSA.....	309
CHAPITRE XIV	C'EST L'AMOUR.....	331
CHAPITRE XV	C'EST LA FLEUR	355
ÉPILOGUE.....		379
PERSONNAGES		385
REPÈRES BIOGRAPHIQUES		387

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2020 AlterPublishing LLC

Si vous avez aimé cet ouvrage, n'oubliez pas de le recommander à vos amis et écrivez un commentaire sur la page Amazon de ce livre.

Code Ancolie

Roman

Paris, en 1928. Des écrivains, tous candidats à la présidence de la Société Des Gens de Lettres, sont retrouvés morts.

Aux côtés du commissaire Fortalembert, le romancier Pierre Benoit mène une enquête au sein du monde littéraire parisien qui le conduit à briguer lui-même la présidence de la SGDL. Au fil des investigations, il apparaît cependant que d'autres intérêts pourraient être en jeu au niveau international et conduire à l'utilisation de méthodes criminelles autrement plus implacables...

Pierre Benoit (1886 - 1962), qui fut lui-même authentiquement président de la Société Des Gens de Lettres en 1929, mène avec Code Ancolie la troisième de ses enquêtes, dans un texte mêlant à nouveau fiction et réalité historique.



Après Derrière les lignes (2017 et Prix Alterpublishing) et Une Belle pour le Soliloque (2018), Hervé GAILLET, romancier et blogueur, livre avec Code Ancolie le troisième volet des enquêtes policières romanesques de Pierre Benoit, le grand écrivain de l'entre-deux-guerres qui fut académicien en 1931.



AlterPublishing

19,95 € Prix France TTC



9 798631 649026

90000

